

LITTÉRATURE

Ramuz et le pays de la langue

Page F 2



LITTÉRATURE

Daniel Poliquin et le pur plaisir d'écrire

Page F 3

◆ LE DEVOIR ◆

LIVRES

Jean Larose, le nœud et la petite mort

Un deuxième roman en forme de seconde naissance et de grande liquidation esthétique et amoureuse

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CHRISTIAN DESMEULES

«J'ai été incapable de lire les épreuves de ce livre, confie tout de suite Jean Larose en apercevant, pour la première fois, un exemplaire de *Dénoement*, son deuxième roman après *Première jeunesse*, paru en 1998. Si j'y pense, je ne vois que ses défauts, ses imperfections.» A-t-il au moins envie d'en parler? «Pas trop», avoue-t-il, comme s'il venait s'asseoir chez le dentiste.

Son souci de la langue, son exigence presque légendaire, son franc-parler et ses analyses échelonnées précèdent le «jeune» romancier. A 57 ans, Jean Larose semble toutefois avoir jeté un peu de lest. Professeur de littérature française à l'Université de Montréal depuis 1979, spécialiste de Rimbaud et de Proust, il est également l'essayiste de haut vol que l'on sait, auteur de livres percutants comme *La Petite Noireur* et *L'Amour du pauvre* (Boréal, 1987 et 1991).

La Chaîne culturelle de la radio de Radio-Canada, où il avait depuis de nombreuses années une importante tribune (*En toutes lettres*, *Passages*, etc.), est aujourd'hui devenue le désert que l'on sait. De «critique en Formule 1» (pour reprendre le titre d'un portrait que le magazine *L'Actualité* lui consacrait il y a une vingtaine d'années) à pourfendeur de la «souveraineté rampante», ses interventions se font désormais plutôt rares et semblent confinées au domaine de l'intime: le roman, l'enseignement de la littérature, la conversation, quelques lettres ouvertes aux journaux.

«J'ai toujours voulu faire du roman, précise Jean Larose en entrevue. Et en réalité, c'est par accident que j'ai commencé à écrire des essais, au moment où je suis de-

venu professeur à l'université, en répondant aux sollicitations de quelques amis qui souhaitaient me voir écrire dans la revue *Liberté*. Mais mon mémoire de maîtrise était un roman... J'ai même été le premier, à l'Université de Montréal, à faire un mémoire en création!» Mais comment conquérir le droit au récit, enjeu esthétique d'une partie importante de la modernité, suspect et «dépassé»? Comment s'affranchir de sa propre famille intellectuelle? C'est en quelque sorte la trajectoire incertaine de ce dénouement — en forme de «dénouement» — qu'il a voulu mettre en scène dans cette nouvelle œuvre de fiction.

Le droit de raconter

François L., le narrateur de ce roman de Jean Larose, est un petit fonctionnaire au Service de la faune. Écrivain velléitaire dans la cinquantaine, il passe d'une femme à l'autre (en état permanent de «défaillance amoureuse») dans l'espoir doré de rencontrer celle qui lui permettra d'accomplir enfin ce grand fantasme adolescent et romantique, usé jusqu'à la corde, d'écrire le «roman du siècle». Esprit de la Renaissance égaré dans un siècle de spécialistes, lourdement éti queté «retour d'Europe» après ses études en France (où il faisait de vagues recherches sur «le silence de Rimbaud»), il est depuis longtemps hanté par son garde-robe rempli de romans abandonnés, de brouillons et de poussière du passé.

Don Juan portant l'aura séductrice du «livre à venir», François est aussi une sorte de Dracula littéraire qui carbure à la féminité et aux rêves de départs, jusqu'à ce qu'il fasse la rencontre d'Esther Rinfret,

romancière à gages et à succès («Elle réalisait ma chimère de la femme paradis»), qui lui propose, comme dans un rêve, de l'accompagner en Californie. Horizon romantique: «Une brise d'aurore du monde levait tous les obstacles.»

Entre sa maîtresse Elmina et sa voisine

Gabrielle («sa vaillante voisine des nuits d'écriture» qu'il épia allégrement), l'étau de l'œuvre à écrire se resserre lentement autour de lui. Puis le roman bascule sans prévenir dans une seconde partie, où on sort du roman pour entrer dans la vie de celui qui l'écrit, le père vaguement torturé d'un jeune garçon. La troisième partie, intitulée «L'obscur avant moi», représente la sortie de ce cul-de-sac esthétique et amoureux, et permet de prendre la mesure de ses nouveaux moyens, de sa

volonté de puissance enfin entendue. «Comme pour mon narrateur, avoue Jean Larose, quelqu'un, quelque chose, une puissance, m'a accordé le droit de raconter.» Mais nous n'en saurons pas plus...

Un véritable événement

«Le roman devait d'abord s'intituler «Notre-Dame de la première fois», précise Jean Larose. Parce qu'il est rempli de premières fois.» Difficile à résumer, à contenir sans le réduire, ce second roman, comme dans un combat singulier, est un lieu où s'entremêlent érotisme et littérature, hommes et femmes, idéaux de jeunesse et contingences terrestres. Un roman à la structure légèrement déconcertante, servi par une écriture faste, un peu baroque, métissée de sacres, de citations latines et d'envoies rimbaldiennes.

«Le plus important aux yeux du narra-

teur, me semble-t-il, poursuit Larose, c'est la compassion qu'il éprouve pour son fils, obligé d'avoir ça comme père. C'est-à-dire un père aussi peu père, quelqu'un qui se sent faible et inconstant, et qui n'a rien d'autre à lui transmettre que sa propre incapacité.» Certains se rappelleront peut-être que Jean Larose avait placé en exergue au *Mythe de Nelligan* (Quinze, 1981), son premier livre, une citation détournée. «La mère en prescrira la lecture à sa fille», célèbre prescription sadienne, était devenue «Le fils en prescrira la lecture à son père». On pourrait sans peine imaginer, cette fois, une nouvelle épigraphe: «Le fils prescrira l'écriture à son père.»

Car plus qu'un dénouement, ce livre est un véritable «événement», affirme Jean Larose. «C'est le monument commémoratif d'un véritable événement, qui fait que j'ai maintenant l'impression que je peux écrire librement, jusqu'à cinq ou six pages par jour, sans autre horizon que l'instinct de ma propre mort. Je n'ai plus d'empêchement. Il y a eu un véritable dénouement, oui, qui a rendu possible la fiction, alors qu'auparavant l'écriture était retranchée derrière l'essai, l'articulation d'un raisonnement.» Le nœud est dénoué, il en a aujourd'hui la certitude. Son œuvre est devant lui.

Le livre à venir

Reprenant le personnage de Raymond, grande prêtresse du MLF en France qui apparaît dans *Dénoement* («Je l'ai bien connue», précise Jean Larose), son prochain roman aura pour décor le Mexique — plus précisément la Basse-Californie. Les cactus, la mer, les vagues et le mimétisme animal, la biologie marine, tout un monde à la fois minéral et liquide qui fascine cet amateur de plongée

sous-marine. «Si je réussis à faire ce livre commencé depuis deux mois, il sera tellement meilleur que celui-là!» Il s'enflamme, son regard brille. Il est déjà ailleurs. Dans le livre à venir ou sous les mers du Sud.

«Ça ne me tente plus de faire des essais, lâche-t-il. Et surtout, ce qui ne me tente vraiment plus, c'est de faire des essais sur le Québec.» Y a-t-il une «fatigue culturelle» de Jean Larose, pour reprendre l'expression d'Hubert Aquin? «Mais qui n'est pas fatigué du Québec?» demande-t-il avec l'air de celui qui en a ras le bol. On a l'impression qu'on est allés au bout de quelque chose, qu'on est en pleine régression. Je pense, en fait, que le Québec est un pays en pleine dépression. Et comme toute dépression digne de ce nom, c'est caché par des réussites épisodiques et par un humour débordant. On rit tout le temps...»

Il y aurait pourtant des essais importants à faire sur le monde actuel, sur l'angoisse du temps présent, sur ce qui va arriver. Cette angoisse et cette attente inquiète, il la voit bien chez ses étudiants. Entre l'*Homo festus* tel que critiqué par Philippe Murray, le vacarme ambiant et les nouvelles lâchetés qui se pointent à l'horizon de l'actualité, Jean Larose n'a pas pour autant cessé de réfléchir et de s'emporter.

Mais ce sera pour une autre fois. Pressé d'aller chercher son fils à la sortie de l'école puis de passer chez son éditeur pour récupérer ses exemplaires d'auteur, il s'éclipse sans demander son reste.

Collaborateur du Devoir

DÉNOUEMENT

Jean Larose
Leméac
Montréal, 2006, 286 pages

27^e Salon du livre de l'Outaouais

du 9 au 12 mars 2006
au Palais des congrès
de Gatineau

Sous la présidence d'honneur de Bryan Perro



www.slo.qc.ca

LIVRES

EN APARTÉ

De la périphérie jusqu'à Ramuz



Jean-François Nadeau

Dans l'édition des œuvres romanesques de Charles-Ferdinand Ramuz qu'elle a préparée pour la collection de la Pléiade, ce ciel de la littérature française, Doris Jakubec aurait voulu, dit-elle en entrevue, placer d'entrée de jeu une lettre que le célèbre écrivain suisse adressait à Bernard Grasset, son éditeur parisien. Mais Grasset et Gallimard ne font pas toujours bon ménage, et on ne l'a tout simplement pas laissée faire à sa guise...

Cette longue lettre destinée à Bernard Grasset, envoyée depuis le canton de Vaud, ce tout petit pays où vécut Jean-Jacques Rousseau et Benjamin Constant, est écrite par le style si caractéristique de Ramuz. Pour le fond, elle aurait néanmoins pu venir d'un Québécois, d'un Martiniquais, d'un Wallon, d'un Sénégalais ou de n'importe lequel autre francophone qui habite la langue française tout en habitant hors de France.

Ramuz écrit ceci à son éditeur afin de préciser ses positions: «Vous êtes des Français de France, nous des Français de langue et par la langue seulement. Nous sommes à la fois liés avec vous par une étroite parenté (la plus forte, à vrai dire, la plus authentique, la plus durable, la plus profonde des parentés), et étrangers à vous pourtant pour de nombreuses autres raisons.»

Pour des raisons liées à l'histoire, au territoire et aux nécessités d'un milieu, la langue française s'est modelée différemment dans chacun de ces lieux qui la portent. La langue, clame Ramuz, doit évoluer et ne peut qu'évoluer selon ses usagers et leur environnement. Admettons que le «français dit "clas-

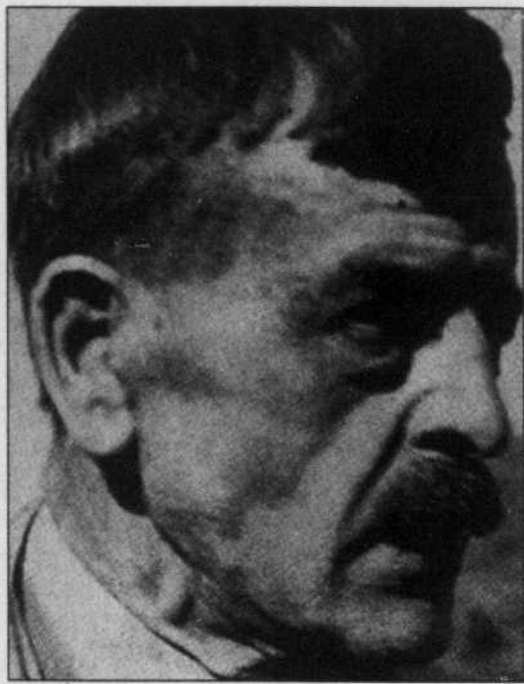
sique", et qui ne l'est plus, soit valable même aujourd'hui pour un certain nombre de Français, disons par exemple certains bourgeois français ou parisiens, élevés dans certaines conditions et dans certains milieux; il n'en reste pas moins que je ne vois pas très bien comment il serait valable pour moi, qui ne suis pas citoyen français, qui ne suis pas parisien, qui ne l'ai jamais été dans mes ascendants, ni sujet du roi dans mes ascendants, qui n'ai jamais fait partie héréditairement ni de la cour, ni des salons: — car la cour et les salons mêmes ont été des choses vivantes, et cette langue a donc été vivante; — mais, nous, nous ne l'avons connue que par l'école; nous ne la parlons pas naturellement; avant de pouvoir l'écrire, ou même la parler, il nous faut l'apprendre.»

C'est en vertu de cette distance, liée néanmoins à une étrange proximité, qu'un écrivain de valeur tel Louis Hamelin peut écrire cette semaine, dans nos pages, que la traduction en français parisien du dernier roman de Tom Wolfe, *Moi, Charlotte Simmons*, lui tombe des mains. Bien que française, cette langue est pour lui, à raison, celle d'un autre monde qui n'arrive pas à recouvrir une réalité de l'Amérique. Comme d'autres, Hamelin fait ici en quelque sorte l'expérience de ce que c'est que de se trouver soudain étranger en sa propre langue.

En fait, la longue lettre de Ramuz à son éditeur non seulement éclaire toute l'œuvre de cet écrivain mais évoque de formidable façon ce rapport toujours difficile d'une langue vivante lovée à l'intérieur même d'une frontière linguistique commune.

Écrivain régional, Ramuz aspire à l'universel par un style et une langue bien à lui. Il s'inspire du particulier de sa situation pour toucher à l'universel sans emprunter de ligne médiane, c'est-à-dire sans tricher grâce à l'ajout de facteurs psychologiques plaqués sur ses personnages. L'idée du particulier n'est chez lui fondamentale que dans la mesure où elle permet d'expliquer le destin commun des hommes.

Ramuz cherche le sens des sociétés à travers l'expérience du tragique, de la violence et de la passion. Les personnages de ses romans sont toujours des gens de peu, livrés à la terre et au ciel. À travers



L'écrivain suisse Charles-Ferdinand Ramuz. Gaston Miron aurait été touché par son œuvre.

les hommes, l'écrivain suisse se montre en quête de matières sensibles propres à révéler des forces transcendantes. Ramuz confronte ainsi sans cesse le grand et le petit, la pierre de la montagne et les échos de la vaste plaine où coule le fleuve.

Influence au Québec

Si ses romans sont aussi habités par un certain esprit religieux, l'auteur n'est pas pour autant un croyant. Ramuz n'a aucune connaissance particulière des religions, ni de la théologie. Mais cet agnostique fait s'affronter dans son œuvre le bien et le mal autant que ce qu'il considère comme les deux

principales forces en présence au XX^e siècle: le christianisme et le communisme. L'idéologie marxiste, de plus en plus puissante au moment où son œuvre se déploie, n'est d'ailleurs pour lui qu'une anamorphose du christianisme. Mais un bourgeois roublard tel Paul Claudel ne se trompe pas lorsqu'il estime que le religieux tient une maigre place chez son confrère suisse.

En Europe, dans l'entre-deux-guerres, tandis que de la graine de révolutionnaire comme Henri Poulaille, Louis Aragon et Philippe Soupault s'intéresse de près à son œuvre, Ramuz attire plutôt, de ce côté-ci de l'Atlantique, de jeunes intellectuels catholiques: Saint-Denis Garneau, André Laurendeau, Claude Hurtubise et Robert Elie.

Saint-Denis Garneau renvoie à plusieurs reprises à l'œuvre de Ramuz dans des passages de son *Journal* où perlent souvent ses propres inquiétudes mystiques. Le jeune poète a lu la *Lettre à Bernard Grasset* autant que *La Beauté de la terre, Derbornence ou Taille de l'homme*.

L'édition des romans de Ramuz qui vient de paraître dans la Pléiade ne parle pas de cette influence suisse sur quelques-uns des premiers écrivains modernes québécois. Mais on découvre cependant, non sans une certaine surprise, qu'un autre Québécois, celui-ci plus près de nous, a été touché par cette œuvre: Gaston Miron.

Sensible comme pas un aux rapports à la langue qui existent dans une langue, Miron ne pouvait que finir, quand on y pense, par rejoindre certaines positions de l'illustre écrivain suisse. Ramuz, tout comme Miron en effet, est un écrivain de l'expérience, du pays, de la vie même. Il va jusqu'à relire de très près ses textes après leur publication pour les commenter. Il les travaille alors d'une nouvelle manière, dans une forme d'investissement renouvelée envers son écriture qui contribue à inventer cette langue unique qui est la sienne. Pas si étonnant, en somme, qu'en Ramuz, tout comme en Miron, on continue de trouver l'expression d'une part substantielle de notre aventure linguistique en Amérique.

jfnadeau@ledevoir.com

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Question de femmes et de droits humains

GUYLAINE MASSOUTRE

Une personnalité de référence

On connaît le combat de Shirin Ebadi, Prix Nobel de la paix en 2003, pour les droits humains en Iran. En posant le voile comme on quitte les ordres, à vingt-trois ans, Chahdortt Djavann lui a emboîté le pas. En 1993, celle-ci épousait la laïcité de l'Occident. Née dans l'Azerbaïdjan de l'Iran, après un début d'études en médecine elle est devenue non seulement anthropologue, spécialiste de l'endocrinement religieux, mais aussi romancière. Une romancière en colère, en lutte ouverte contre l'islamisme et pour la liberté rendue aux femmes.

«J'ai porté dix ans le voile. C'était le voile ou la mort. Je sais de quoi je parle.» C'est sur ces mots cinglants que Djavann a pris position sur le port du voile, dans un bref essai, *Bas les voiles!*, paru en 2003. La jeune pamphlétaire s'est alors fait connaître. Plaidant en faveur de l'intégrité féminine, elle dénonce l'islamisation des femmes d'origine musulmane en Occident. Comment enrayer la «conversion du ressentiment en une religiosité exacerbée», surtout chez les jeunes femmes, issues de l'émigration?

Comme romancière, elle persiste et signe: il faut protéger les trésors de la liberté. *Comment peut-on être Française?* se penche avec humour sur un problème sérieux. Pourquoi choisir Paris? Comment acquiert-on cette identité-là? Comment changer ses références, ses codes, et peut-on vraiment se libérer de l'oppression et, pis, de l'aliénation? Il y a des réponses à tout. Comme changer de monde. Puis lire féroce.

Avec inventivité, Djavann raconte la vie d'une Iranienne émigrée, seule, à Paris, et son cheminement vers l'intégration. Roxane, l'héroïne en question, possède une volonté de fer pour principal bagage. Son opiniâtreté et sa curiosité s'allient à une intelligence vive. L'écrivaine sait de quoi elle parle: il y a treize ans, elle ne parlait pas un mot de français.

Comment peut-on être Française? est son cinquième ouvrage. Comme les précédents, elle l'a écrit directement dans la langue de Montaigne. Justement, c'en est le double sujet. Le français et la pensée des *Lettres persanes*. L'exposé brille autant que celui qui l'inspire, un grand voyageur mondain; sa phrase — parfois pauvre, ô le verbe «être» surabondant! — demeure combative, et son plaidoyer vibre sous l'époustouflante démonstration, nourrie de pastiche.

Il faut lire, chez Djavann, pourquoi les droits humains, placés devant les dogmes religieux, constituent la condition du progrès. Le roman épistolaire de Montesquieu lui prête une commode verve moqueuse. «Est-il plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté que de la leur laisser?», demandait Rica, de Paris, à Ibben, à Smyrne, en 1713. La situation a-t-elle pu se dégrader? C'est à le croire, tant la détestation des totalitarismes, chère à Montesquieu, semble s'appliquer. Djavann le rappelle, préjugés et ignorante arrogance dictent leurs

absolus, en lieu et place de la justice et de la démocratie que l'auteur de *De l'esprit des lois* tenait pour premiers. Pas de doute, Djavann ravive l'héritage d'Usbeck et de Rica, les Persans dont les turbans, il y a trois siècles, faisaient sensation à Paris.

Francophonie défenderesse

Le panegyrique à l'endroit de la littérature française dans *Comment peut-on être Française?* vaut-il celui

Il faut lire, chez Djavann, pourquoi les droits humains, placés devant les dogmes religieux, constituent la condition du progrès

de Dai Sijie, écho balzacien dans les montagnes de la Chine, en pleine dictature rouge? Plusieurs pages sont éblouissantes. Certes, la langue de Djavann n'est pas celle du *Testament français* d'André Makine, lui aussi attaché à une image de la France lettrée, dans sa Sibérie natale. Mais quelle rage lorsqu'un écrivain s'attaque aux pouvoirs iniques!

Il fallait à Djavann expliquer son ingénuité. Rêver des Lumières, quel défi! Son Paris magique, plaisir indicible, lui donne la survie. Roxane doit recouvrer «le droit à la vie», dérobé à sa jeunesse par les mollahs et leurs odieux sbires. Elle passe de Gide au Bescherelle, à l'épreuve des douze mille verbes, aux prononciations furieuses, aux genres arbitraires que la mémoire refuse de consigner. Que de mots copiés, écorchés, mélangés, psalmodiés, oubliés aussitôt qu'appriés!

Le persan sera relégué à coups de Petit Robert, les difficultés, autocensurées avec l'aide de Grevisse, malgré des abîmes de contrariété. Cette langue difficile, elle finit par l'amadouer. Promesse de vie? «Il fallait attendre que chaque mot mûrisse

en soi, retrouve pleinement son sens, prenne de la chair, de la vie, qu'il devienne la chair de la vie, qu'il dise enfin la vie. [...] Elle voulait vivre en français, souffrir, rire, pleurer, aimer, fantasmer, espérer, délivrer en français, elle voulait que le français vive en elle.» Ce sera chose faite, grâce à ces philosophes libertaires et libertins, patiemment décodés, pastichés, interrogés. De ce siècle qui a instillé l'idée de liberté sur papier, Djavann retient un message qui résonne dans l'espace public: légitimer des droits.

On se souvient de Zahra Kazemi, journaliste irano-canadienne assassinée en prison, arrêtée alors qu'elle effectuait un reportage. Voir les Persans de Montesquieu approuver Roxane, qui déchire le voile de sa sujétion, émeut. La force des uns soutient le combat des autres, ces femmes aux prises avec le silence, l'isolement, le viol, les châtements mortels, la fuite, l'avortement, le suicide.

Roxane a mis les bouchées doubles pour compenser l'anémie d'une éducation archaïque. À la Sorbonne, elle a connu Montaigne, Pascal, Voltaire et Valéry, Stendhal, Baudelaire, Chateaubriand et Flaubert. A avalé Maupassant, mesdames de La Fayette, de Sévigné. Puis a pris des vacances. Appris à faire de la bicyclette, à nager. Tout cela est fragile. Son passé demeure trop lourd pour l'optimisme, et dans sa petite chambre de bonne, Roxane revit l'abjection qui l'a portée à fuir, en quête de dignité.

Collaboratrice du Devoir

COMMENT PEUT-ON ÊTRE FRANÇAIS?

Chahdortt Djavann
Flammarion
Paris, 2006, 315 pages.

ACTUALITÉ

Aux grands maux les grands poèmes

La Quinzaine de la poésie envahit la ville

FRÉDÉRIQUE DOYON

Les drames contemporains se mesurent-ils à l'aune des mythes tragiques helléniques? Sans y prétendre, le poète grec Yannis Ritsos a réveillé les grandes figures tragiques d'Oreste, d'Electre et de Chrysothémis afin qu'elles nous livrent leurs pensées profondes à propos des maux de la vie contemporaine. Et le Théâtre de l'Opéra a invité les grands comédiens Hélène Loisel, Monique Miller et Benoit McGinnis à incarner ces monologues poétiques dans une lecture théâtralisée mise en scène par Luce Pelletier.

Après *Electre* et *Oreste*, la compagnie poursuit ainsi sa recherche actualisée sur le mythe de cette très ancienne famille, qui jette ainsi un regard à la fois méditatif et mordant, empreint de révolte et d'espoir, à l'image de l'écriture du poète Ritsos, sur l'existence moderne.

C'est là une des nombreuses activités de la Quinzaine de la poésie, qui prend la ville d'assaut du 12 au 29 mars, sous l'égide de Montréal capitale mondiale du livre. Grâce à la participation d'une centaine d'artistes, pendant deux semaines, la poésie se décline sur tous les tons: musical, théâtral, chorégraphique et, nouveauté cette année, cinématographique. En effet, la septième mouture de la Quinzaine propose une soirée cinéma le lundi 13 mars: *Les Guerriers*, adaptation filmique du texte de Michel Garneau réalisée par Micheline Lantôt, est à l'affiche du cinéma Beaubien, tandis que le théâtre Outremont présente un programme double du réalisateur André Gladu avec *Gilles Vigneault: porter le rêve* et *Gaston Miron: les outils du poète*. Par ailleurs, M. Garneau livrera aussi ses adaptations des fables d'Esopo, de La Fontaine et d'autres.

Dans une veine plus strictement

poétique, tous les deux ou trois soirs, *Paroles sous le signe de l'amitié* invite le public à rencontrer des poètes, notamment Jean-Marc Desgent, Louise Dupré et Pierre Nepveu, qui lisent des extraits de leurs recueils, et en discutent, accompagnés d'un pianiste.

Mais de plus jeunes voix se font aussi entendre à leur manière. Ainsi, Nathalie Lessard revisite l'œuvre de Claude Gavreau, de Réjean Ducharme et de Leonard Cohen avec ses Têtes de contre, les musiciens François Thibault (guitare), Alexandre Zacharie (guitare), Tatiana Dubé (claviers), Todd Picard (basse) et Raynard Drouin (batterie et percussions).

«Ce qui distingue la Quinzaine des autres festivals, c'est que la poésie se rend dans les quartiers, chez les gens, dans les bibliothèques des arrondissements, les maisons de la culture», souligne le poète Jean-Paul Daoust, porte-parole de la manifestation.

Est-ce à dire que la poésie se démocratise? «Je dirais qu'elle se défend mieux; les poètes se regroupent pour susciter eux-mêmes l'intérêt chez les gens. Des revues de poésie organisent des lectures, des rencontres, des coéditions avec d'autres pays existent. On développe nous-mêmes notre créneau.»

Le 21 mars, Journée mondiale de la poésie, la comédienne et chanteuse Martine Franck dévoile des chansons méconnues de Jacques Prévert, Claudine Bertrand offre ses poèmes en lecture, tandis que Lou Babin et ses acolytes chantent les textes du poète Michel X. Côté.

Mais l'événement démarre sur le plancher des vaches, avec un chaud débat sur les menaces de marchandisation de la poésie dans la foulée de l'acquisition du groupe Sogides par Quebecor, à la Maison de la culture Plateau-Mont-Royal.

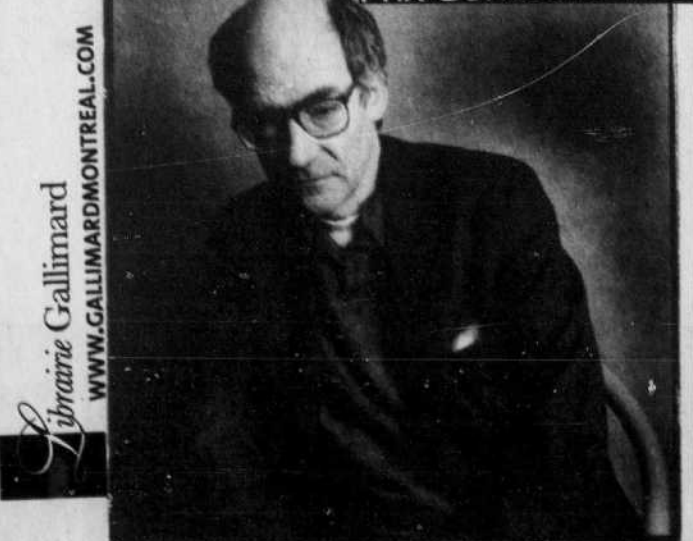
«Et tout cela est gratuit», rappelle M. Daoust.

Le Devoir

VENEZ ASSISTER À UNE RENCONTRE AVEC

Francois Weyergans

Prix Goncourt 2005



animée par Robert Lévesque

LE DIMANCHE 12 MARS À 16 H
à la librairie Gallimard,
3700 Boulevard Saint-Laurent Montréal
POUR INFORMATIONS : 514 / 499 2012

ACTIVITÉ GRATUITE

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de la littérature

Lundi 20 mars à 19h00

CRILCO
Université de Montréal

Avec le soutien du Conseil des Arts du Canada

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 739-3639

Prix littéraire des collégiens 2006

CAUSERIE AVEC DES FINALISTES
Soutenu par la Fondation Marc Bourgie, le Prix littéraire des collégiens est décerné par un jury d'élèves provenant des différents collèges et cégeps du Québec. Doté d'une bourse de 5000 \$, le prix récompense une œuvre de fiction québécoise parue au Québec entre janvier et novembre de l'année précédente.

MICHAEL DELISLE,
Le sort de Fille (Leméac)

CHRISTIANE FRENETTE,
Après la nuit rouge (Boréal)

SUZANNE JACOB,
Fugueuses (Boréal)

Autres finalistes
Nicolas Dickner, *Nikolski* (Nota bene)
Clara Ness, *Ainsi font-elle toutes* (XYZ)

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

Nouvel arrivage
- Montaigne : *Les Essais*
3 vol. Paris 1725
- Charlevoix :
Histoire de la Nouvelle-France
3 vol. Paris 1744

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheuroccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LITTÉRATURE

Une épiphanie aveuglante



Suzanne Giguère

À travers le récit d'un homme perdu dans ses rêveries capiteuses et la déchéance de familles nobles au début du siècle dernier, c'est toute une époque et une société dans l'histoire du pays que cherche à saisir Daniel Poliquin dans *La Kermesse*. Dans ce roman haut en couleur, à la fois drôle et intelligent, il mélange les faits historiques et les destinées avec une grande virtuosité narrative. Empoigné par le pur plaisir d'écrire, l'écrivain franco-ontarien use et abuse des pouvoirs de la fiction pour le plus grand bonheur du lecteur.

Un certain jour d'été tardif

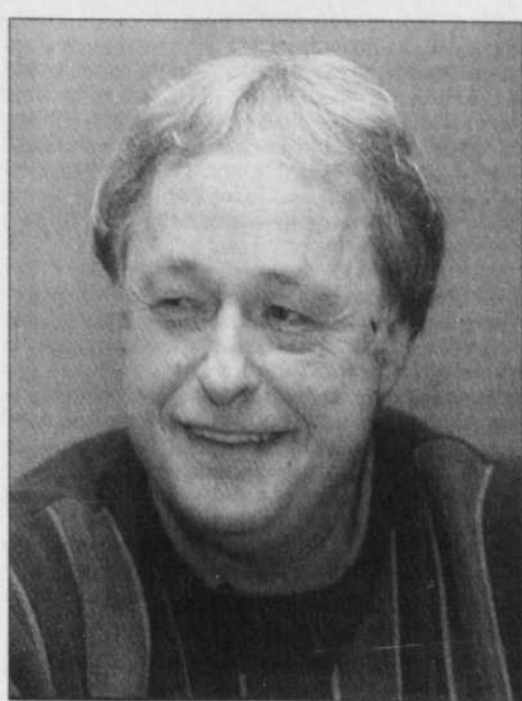
Dès la première page, l'histoire est lancée. Lusignan, baptisé Absalon à cause de ses cheveux longs et de sa barbe de prophète, dévide ses souvenirs. De son propre aveu, il n'a jamais su aimer les femmes qui l'aimaient. Retiré dans ses terres, il rêve de reconquête amoureuse. «Maintenant que Concorde m'a exclu de sa vie je suis sûr de l'aimer. Je ne me suis d'ailleurs jamais senti aussi vivant, et je me dis que la prochaine fois que je tomberai amoureux, je saurai comment on fait pour le rester.» Cette pensée le jette dans une bonne humeur pour la journée. Les airs des jours heureux — Bach, Schubert et *Les Roses de Picardie* — flottent dans sa tête. Il est comme ça, Lusignan. Une seule émotion esthétique et il a envie de vivre plus que jamais. «L'art est un ami qui ne déçoit jamais.»

Retour à l'automne 1914. Engagé dans la Légion

étrangère, Lusignan défille avec le régiment d'infanterie légère du Princess Pat, qui va défendre l'Empire. Il laisse derrière lui une enfance dans l'eau bénite, son renvoi du séminaire de Nicolet à cause d'une fraude épistolaire, une carrière de journaliste, de romancier et de traducteur au Sénat à Ottawa et, surtout, le souvenir d'un certain jour d'été tardif. Ce jour-là, Essiambre d'Argenteuil a bouleversé sa vie. «Nous n'avons jamais reparlé de ce qui avait été pour moi une épiphanie aveuglante.»

Sur la terre française labourée par les tranchées et les bombes, Lusignan se retrouve à ses côtés. Blessé par son indifférence, il vole les lettres de sa fiancée, Amalia Driscoll, et se fait passer pour Essiambre l'épistolier. Amalia lui raconte les déboires de sa famille illustre venue d'Irlande, dont il ne lui reste aujourd'hui qu'un titre de noblesse. Elle décrit minutieusement sa disgrâce mondaine. Billettiste des beaux salons, elle a eu ses entrées à Rideau Hall, fréquenté la bonne société d'Ottawa, multiplié les conquêtes amoureuses avant de tomber dans la rotture. À défaut de la réussite mondaine et sentimentale à laquelle elle aspirait, elle est devenue photographe et peintre.

Pendant ce temps, sur le front, Argenteuil est porté disparu. Lusignan revient de la guerre sain et sauf mais est incapable de raconter «ce carnage immonde où l'homme moderne asservit la technique au meurtre organisé». Il répond qu'il a fait une guerre grotesque et qu'il a perdu son humanité sous l'uniforme. Il revient avec plus de questions que de réponses: «Pourquoi des Canadiens français traités injustement dans leur pays se mettaient-ils au service de la couronne anglaise, et avec eux tous ces Indiens et ces Métis [...] Et ces Gurkhas de l'armée britannique, ces tirailleurs algériens, sénégalais et canadiens qui se faisaient tuer pour leurs conquérants?» L'auteur égrène quelques réflexions ici et là, sans jamais s'appesantir. Dans *La Kermesse*, l'imaginaire supplante l'historique, l'Histoire n'est là que pour nourrir l'imagination.



Daniel Poliquin

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Prouesse littéraire

De retour à Ottawa, la figure d'Essiambre d'Argenteuil ne cessera de croiser le chemin de Lusignan à travers miss Amalia Driscoll, la fiancée éplorée qu'il veut à tout prix séduire, ou auprès de Concorde, la petite bonne qui infléchira son destin. Sans crier gare, le romancier entraîne le lecteur dans un tourbillon d'histoires et d'anecdotes loufoques. Lusignan est poursuivi par son fantôme ivre dans les rues d'Ottawa, emprisonné pour

ivresse publique et vagabondage, recueilli dans un monastère par Mathurin, son ancien professeur d'histoire avec qui il jardine et a des discussions théologiques.

Lusignan continue à superposer la vie réelle à celle dont il a toujours rêvé. Les rendez-vous espérés avec Amalia Driscoll — «je vais demander à la revoir, la séduire, l'épouser et vivre à ses crochets le reste de mes jours» — se transforment en rendez-vous manqué. Lorsqu'il est invité à poser avec Mathurin pour un tableau qu'elle peint, il n'ose dévoiler son jeu. «C'était le souvenir d'Essiambre que je désirais en elle, rien d'autre. Je voulais prendre sa place, rien qu'une fois.»

C'est par les cicatrices qu'arrivent et partent les histoires. Lusignan rencontrera Concorde, l'aimera, fera encore quelques bêtises avant de se réconcilier avec lui-même. «J'ai cessé de rêver d'être autre chose que ce que je suis.»

Composé autour de personnages en quête d'un accomplissement malgré les brûlures de la vie et celles de l'Histoire, le roman de Daniel Poliquin demeure captivant du début à la fin. L'auteur a un talent fou pour créer des personnages complexes et nous révéler ce qu'ils dissimulent. La plume enjouée, le jeu de flash-back, l'alternance des voix et des registres relèvent de la prouesse littéraire. Mais c'est sans doute l'émotion constante et l'humour pétillant qui font le principal attrait de ce roman.

Daniel Poliquin vit à Ottawa, où il est interprète au Parlement. Il est également traducteur littéraire. *La Kermesse* est son dixième roman.

Collaboratrice du Devoir

LA KERMESSA

Daniel Poliquin
Boréal
Montréal, 2006, 334 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Les icebergs de la mer Égée

MICHEL LAPIERRE

Un homme nu est à quatre pattes devant un autre homme. Ce dernier lui a bandé les yeux, l'a bâillonné, lui a mis des sangles aux poignets et aux chevilles, lui a attaché une laisse au cou. «Que tu es laid!», lui lance-t-il avant de lui ordonner de jouer du piano.

L'esclave interprétera-t-il une pièce de Fauré, l'un de ses compositeurs préférés, rêvera-t-il à ses nombreux chats qu'il adore? L'histoire ne le dit pas.

Mais cet esclave, le narrateur de trente-trois ans du roman *Le Souvenir blanc des Cyclades*, de Luc Mercure, verra tout en blanc. Ce sera la blancheur du mystère, celle des maisons qu'on trouve dans les îles grecques qu'il a visitées, la blancheur redoutable des «icebergs» imaginaires de la mer Égée.

On devine que Mercure, qui a

fait de saint Jean l'Évangéliste, aigle de l'île de Patmos, l'un des personnages principaux de ses premiers romans, discerne d'abord dans le blanc la glace de la souffrance purificatrice. Aussi l'écrivain québécois, né en 1962, cultive-t-il un style poétique et dépouillé, proche du classicisme mais parfois monotone, pour exprimer une inquiétude mystique. Mais «le silence des dieux», qui règne sur la sérénité des paysages grecs, atténuera vite toute angoisse.

Souvenir de voyage, ce triste silence blanc permet au narrateur de retrouver ses origines québécoises. C'est au Québec que vit notre esclave de la blancheur. C'est là que sa mère chérie est morte, il y a quinze ans, après avoir eu plusieurs hémorragies cérébrales, et que son père, victime d'un infarctus, est aujourd'hui dans le coma.

Le narrateur se sent étranger à ce géniteur. De plus, il pense que

son père et sa mère étaient étrangers l'un à l'autre.

«Je vis dans un pays calme, inerte», se dit-il. On comprend qu'il s'agit d'un Québec hanté par la mort, la mort blanche sur fond bleu. Tout indique que nous sommes au lendemain du référendum de 1995. Le narrateur avoue qu'il n'a pu voter: il était en voyage. Il regrette aussi de n'avoir pu voter au référendum de 1980: il n'avait pas, à l'époque, tout à fait dix-huit ans.

Luc Mercure se doute peut-être que la merveilleuse trouvaille du roman, la blancheur des icebergs de la mer Égée, porte un nom cruel: impossibilité.

Collaborateur du Devoir

LE SOUVENIR BLANC DES CYCLADES

Luc Mercure
Trois
Laval, 2005, 216 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

Quelle belle histoire!

ANNE MICHAUD

Les belles histoires, normalement, se trouvent à l'intérieur des couvertures des livres, mais celle-ci se trouve aussi, et peut-être même surtout, à l'extérieur...

Il était une fois un concierger d'une école de la Commission scolaire des Affluents qui adorait la littérature fantastique. Un jour, probablement alors qu'il tentait d'inciter son fils à faire preuve de discipline dans ses travaux scolaires (l'auteur de ces lignes est mère de trois enfants...), celui-ci le met au défi d'écrire lui-même une histoire fantastique comme celles dont il raffolait.

Déterminé à prouver à son fils que la persévérance peut nous conduire au bout de nos rêves, notre concierger, Louis Lymburner, se met à l'écriture. Durant trois ans, il consacre ses temps libres à ce projet qui, à mesure

qu'il prend forme, devient de plus en plus passionnant.

Au bout de trois ans, un livre était né! Invité à partager cette histoire avec les élèves de son école, Louis Lymburner découvre que ceux-ci s'intéressent réellement aux personnages et demandent la suite de leurs aventures... Il se remet au travail et présente le fruit de son labeur à un éditeur qui, bien qu'il ne soit pas spécialiste en littérature fantastique, est charmé par cette œuvre et décide de la publier.

C'est ainsi que *Will Ghündee: le monde parallèle*, publié aux Éditions Michel Quintin, est né!

Pour un adulte, l'abondance des créatures bizarres qui peuplent ses pages peut sembler déroutante, mais pour les jeunes lecteurs, friands de jeux vidéo peuplés de créatures du même genre, ce n'est absolument pas un problème! D'autant qu'elles sont

toutes décrites et illustrées à la fin du livre, ce qui nous permet de nous familiariser avec leur apparence et leur personnalité.

Quant au personnage principal, Will Ghündee, c'est un jeune orphelin qui quitte la maison inhospitalière de son oncle pour découvrir le monde et qui se trouve, tout à fait par hasard, plongé dans un univers auquel il ne comprend pas grand-chose. Lui aussi, tout comme son auteur, devra faire preuve de détermination et de persévérance pour atteindre son objectif... Il y a peut-être là une belle leçon de vie pour les enfants!

Collaboratrice du Devoir

WILL GHÜNDEE: LE MONDE PARALLÈLE

Louis Lymburner
Éditions Michel Quintin
Waterloo, 2005, 272 pages

FRANÇOIS WEYERGANS

SALOMÉ

«Weyergans, c'est le romancier total. [...] C'est élégant, c'est aérien, c'est ironique. ★★★★★»
Jacques Folch-Ribas, *La Presse*

«[...] il livre aujourd'hui au public ce beau roman baroque»
Éric Paquin, *Voir*

«Weyergans a raison d'être fier de ce roman osé»
Robert Lévesque, *ici*

WEYERGANS

Salomé
François Weyergans
299 pages - 37,95 \$

Éditions Léo Scheer

ÉCHOS

Le point sur la situation du livre

L'émission *Vous m'en lirez tant* du dimanche 12 mars (16h), animée par Raymond Cloutier à la Première Chaîne de Radio-Canada, propose un dossier sur la situation du livre à Montréal. Quelques invités de la revue *Liberté* viendront faire le point sur ce sujet pour le moins épineux. Seront également présents à l'émission diffusée en direct du Pub Quartier Latin à Montréal (318, rue Ontario Est) Jean Larose, Fernand Ouellette, Gilles Jobidon et Gilles Marcotte. — *Le Devoir*

Chapeau à Hélène Dorion

Le 25 mars, au Théâtre du Marais de Val-Morin, la troisième Nuit laurentienne de la poésie saluera la carrière remarquable d'Hélène Dorion, première Canadienne à recevoir le Prix de l'Académie Mallarmé. l'an dernier, pour son recueil *Ravir: les lieux*. La comédienne Béatrice Picard lira quelques extraits de l'œuvre de la poète et prêter sa voix aux textes d'hommage écrits par Marie-Claire Blais et Jean-Guy Flon. La poète Denise Desautels lui dédiera un texte inédit. À la barre musicale, le flûtiste Michel Dubeau a mis en musique des haikus de Jack Kerouac que livrera le poète et auteur-compositeur acadien Fredric Gary Comeau. — *Le Devoir*

Les conseils de vos libraires indépendants

MA VOISINE EN MAILLOT

Jimmy Beaulieu, *Mécanique Générale*, 12,95\$

Beaulieu troque le récit autobiographique pour la bluette sexy! Son dessin s'émancipe dans cette comédie tendre fleurant bon la moiteur estivale, le chlore de piscine et, bien sûr, l'insaisissable coup de foudre.

Eric Bouchard librairie Monet (Montréal)



LA RIVIÈRE DU LOUP

Andrée Laberge, *XYZ*, 25\$

La rivière du loup met en scène une remarquable relation père-fils, un amour filial inconditionnel à la fois sublime et violent. Un roman magnifique, doté d'une grande profondeur psychologique, d'une écriture suggestive empreinte de sensualité faisant l'éloge de la différence, de la quête d'amour et de l'absolu.

Geneviève Désilets librairie Clément Morin (Trois-Rivières)

LES TROIS MODES DE CONSERVATION DES VIANDES

Maxime-Olivier Moutier, *Marchand de feuilles*, 21,95\$

Déroutant et original, ce roman nous trace une anthropologie du quotidien, alternant entre celui, lointain, d'un enfant malheureux, puis celui, proche, où l'amour est réparateur et salutaire.

Yves Guillet librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)



ÉLOGE DE LA FRONTIÈRE

Henri Dorion, *Fides*, 9,95\$

Et si les frontières, plutôt que des cloisons, étaient des fenêtres ouvertes pour l'esprit? En quelques pages, Henri Dorion célèbre l'ouverture à la différence qui provoque les découvertes.

Mathieu Simard librairie Pantoute (Québec)

LE MANGEUR

Ying Chen, *Boréal*, 18,95\$

Ce récit d'une femme entre la vie et la mort, qui devra choisir entre l'ancre de son père et la liberté de vivre contre ses origines, est une belle exploration de la condition humaine. Le style de Chen est aussi surprenant que séduisant!

Sophie Lapointe librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)

le libraire

Bimestriel littéraire gratuit

www.lelibraire.org

Maintenant disponible

Une réalisation des librairies indépendantes:

LIBRAIRIE PANTOUTE

MORIN

LES BOUQUINISTES

LIBRAIRIE LE FURETEUR

Librairie Monet

Des mythes et des hommes

Entrevue
Louis Hamelin

Bande dessinée
Un hiver riche en saveur

Musique
Luc Plamondon

Avec l'aide de Patrimoine Canada

Canada

LITTÉRATURE

Le marmiton et ses « madames »



Louis Hamelin

Qui de neuf dans les lettres américaines? Un gros Tom Wolfe, atterri dans un jeu d'épreuves reliées et non corrigées. Le nouveau Melissa Bank, qui raconte «les tribulations d'une fille bien décidée à conquérir le monde ou pour le moins à y trouver sa place». Quelle bonne idée! A quoi il faut ajouter la pile d'ouvrages plus ou moins tablettés depuis l'automne: un Russell Banks, un David Levitt qui, dès les premières pages, se révèle à peu près aussi passionnant qu'un lac de sloche au mois de mars, le énième Joyce Carol Oates (*the Word Processor strikes again...*), l'inévitable homme de l'Ouest élevé dans les montagnes du Wyoming (un certain Spragg dont je reparlerai peut-être si les clichés, lassos et autres hennissements ne me sortent pas par les oreilles avant la fin) et le mauvais garçon de service, Augusten Burroughs, qui a eu l'excellente idée de ne pas être le fils du Grand Lustukru de la contre-culture (ça se saurait).

Voilà. En attendant le gros Harrison, aussi bien entreprendre un premier déblayage (déjà le ménage du printemps?) et tasser ce vieux dandy de Tom Wolfe du côté de la ruelle avec son énorme pavé que la traduction française nous régurgite dans une langue absolument imbuvable. L'histoire d'une petite hillbillie première de classe qui, admise dans le sein de l'un de ces prestigieux établissements universitaires re-

groupant l'élite des fils et filles à papa du pays, va finir, on le suppose, par se faire passer dessus par les gars de l'équipe de basket. J'ai persévéré assez longtemps pour entrevoir, entre les branches, le classique scandale sexuel impliquant un candidat à la présidence américaine et une étudiante, réunis comme il se doit par le culte bien contemporain du *fellatio*, mais la prémisse sociologique, ici, ne réussit jamais à faire avaler complètement les pirouettes stylistiques de l'ancien pape du Nouveau Journalisme. A bord de l'autobus de Kesey, dans les années 60, il était parvenu à faire corps avec l'éclatement du langage psychédélique. Aujourd'hui, sa tentative d'intégrer le jargon des campus à quelque chose de pathétique que les efforts de la traduction parisienne n'arrangent en rien, comme d'habitude. Entre autres, le choix systématique du passé composé pour faire plus cool en vient rapidement à nous faire regretter le bon vieux passé simple dont la tonalité aurait collé davantage à l'ambition proprement balzacienne du roman. On peut presque parler de sabotage, et tant pis pour ces aguichants vapeurs de soufre. Le temps du lecteur est trop précieux, je trouve, pour qu'on lui demande de se farcir page après page des dialogues dont l'échantillon suivant offre un exemple typique: «Le fucking gonze arrête pas de dire des conneries.» Yo, papy!

Le bien et le mal

«On aime dire du mal», comme le petit couple de *L'Hiver de force*, mais on aime aussi dire du bien, et ma pile automnale me restitue à point nommé un des meilleurs romans américains de 2005, écrit par une réfugiée de Saïgon qui est passée par Yale et Columbia et vit aujourd'hui à New York. Monique Truong a non seulement réussi à faire revivre le cuisinier vietnamien du couple emblématique que formèrent, au cœur de la bohème parisienne des années 30, Gertrude Stein et Alice B. Toklas, alias Mamour, mais

elle s'est, par la magie d'une langue d'une sensibilité inouïe, carrément glissée dans sa peau.

Gertrude Stein. Elle se croyait l'égal de Proust et des Joyce, vivait dans l'assurance d'appartenir comme eux à la courte liste des grands réformateurs de la prose du vingtième siècle. Hemingway, qui avant d'être le Grand Chasseur blanc fut, dans ce Paris-là, un petit carriériste tout ce qu'il y a de plus obséquieux, donna l'impression de tomber dans le panneau. «Gertrude Stein est probablement l'intelligence la plus exceptionnelle qui s'emploie à l'écriture aujourd'hui», peut-on lire dans un envoi d'ascenseur daté de cette époque. La postérité littéraire est parfois cruelle et, de Stein, l'histoire allait retenir la tenancière de salon et la maternité de l'expression «génération perdue», qu'elle inventa pour décrire le groupe d'expatriés réunis autour de son imposante personne, fort prisée des artistes de passage et des paparazzi. Et cette même capricieuse postérité ferait à Hemingway une belle fleur en gommant ses courbettes de jeunesse pour mieux se rappeler sa célèbre et définitive sentence sur la matrone de la rue de Fleurus, où le mot *bitch* figurait trois fois. Reste que les livres de Gertrude Stein sont aujourd'hui difficiles à trouver et qu'il n'est sans doute pas besoin de l'avoir tant pratiquée pour hasarder qu'elle n'était pas Virginia Woolf...

Monique Truong, c'est tout à son honneur, ne s'intéresse aucunement à l'existence de ces encombrants personnages qui fréquentèrent l'atelier de Stein à Paris. Dans l'intimité des sensations et des pensées, entre les odeurs de la cuisine et celle des corps, elle tisse, de ce monde d'exil, un portrait chaleureux, dont la richesse évocatoire demande à être dégustée lentement. «Les écrivains, je le soupçonne, ont ceci de commun avec les cuisiniers. Nous pratiquons un art dont la valeur se multiplie par dix quand son produit est partagé et consommé.» Il y a dans ce livre, c'est le cas de le dire, à boire et à manger.

La mer, la langue, Paris, les amours homosexuelles mises à l'abri de tout voyeurisme par une écriture toute en mouvements de l'âme et en nuances somptueuses. Le grand thème de l'émigration, agaçant à force d'être rabâché, se renouvelle ici à travers une délicatesse d'expression et, disons-le, une intelligence verbale tout à fait exceptionnelle. Les inconditionnels amateurs d'intrigue seront par contre déçus. L'immigrée livre son histoire au compte-gouttes, ou plutôt la mijote comme un coulis, entre départ et identité, arrivée et dérive. Et au fil de ces pages, on est forcé de reconnaître que les seuls vrais héros d'une telle histoire, de cette traversée, hormis un narrateur d'une sublime discrétion et ce remarquable couple de lesbiennes (regardez Gertrude Stein promener son caniche gavé de foie de veau au Luxembourg: «deux ventripotents ambassadeurs de la bonne volonté américaine...»), ce sont les mots, ceux de la chaleur maternelle, de l'amant anglo-américain, de la ville d'accueil et de son chant quotidien. «La langue», écrit Monique Truong, est une maison avec toute une kyrielle de portes.»

Collaborateur du Devoir

LE LIVRE DU SEL

Monique Truong
Traduit de l'anglais par Marc Amfreville
Rivages
Paris, 2005, 294 pages

MOI, CHARLOTTE SIMMONS

Tom Wolfe
Traduit de l'anglais par Bernard Cohen
Robert Laffont
Paris, 2006, 653 pages

ÉCHOS

Prix Louis-Guillemette

Le poète montréalais Marc André Brouillette devient le premier auteur québécois à recevoir le prix Louis-Guillemette du poème en prose pour son livre *M'accompagne*, publié aux Éditions du Noroît. La cérémonie de remise du prix a eu lieu à Paris, au début du mois de mars. Le lauréat bénéficie d'un séjour dans l'île de Bréhat, ile d'enfance du poète Louis Guillaume (1907-1971). — *Le Devoir*



La fugitive

L'histoire de la femme la plus célèbre du monde.

Un roman de FRANCINE LEMAY

Récipiendaire du prix du Livre élu 2005 (France)



Offert en librairie au prix suggéré de 24,95 \$

«Cet ouvrage est, selon moi, un incontournable pour l'ensemble des lecteurs et lectrices, peu importe leurs croyances. Un roman qui deviendra vite un succès littéraire.»

Denis Levesque, animateur de l'émission *Voilà* quotidien, CHRM Matane

Les éditions Louis Martin inc.

ESSAI LITTÉRAIRE

Une éthique du débordement

THIERRY BISSONNETTE

Malgré l'œuvre prolifique et exubérante qu'il extirpe de lui-même depuis 1963, Marcel Moreau n'est pas des plus connus. Né à Boussu en Belgique, il demeurera fasciné par les mines de charbon dont il a fantasmé la ressemblance avec son écriture. Anaïs Nin le lisant plus tard comme un psychologue des profondeurs. *Quintes, La Pensée mongole, Les Arts viscéraux*: quelques-uns des titres qui balisent un tremblement sans frein, dont VLB s'appropriait un échantillon l'automne dernier.

Le *Chant des paroxysmes*, suivi de *La Nukaï* parut à l'origine en 1967 chez Buchet-Chastel, alors que la récente édition en est une version réécrite à la suite d'une invitation de Pierre Ouellet. Rétrospectivement déçu par son livre, Marcel Moreau a effectivement décidé de tout revoir afin de faire primer le rythme sur les idées, de donner davantage d'envergure littéraire à cette imprécation sociale et esthétique. Le résultat est une grande coulée de lave où la réflexion refuse de quitter la chair, dans une révolte entêtée qui parvient la plupart du temps à se défaire de ce parfum contre-culturel et un peu daté qui pourrait s'y installer. Moins enclin au sophisme que Léo Ferré, Moreau en possède toutefois la verve fibustière, qu'il oppose fièrement à la pleurerie du temps actuel.

C'est qu'il n'est pas aisé de chanter les gloires de la mesure d'une façon neuve et crédible, ce que l'auteur fait pourtant avec un ardeur sacramentelle tout au long de ces pages. Synonyme de chaos générateur, la mesure est pour lui une pulsion à rejoindre afin de donner un sens possible à toute mesure et tout ordre, ce qui confère à son anarchisme une saveur d'hygiène sociale: «Quelque chose désavoue la part de mon être que la société agréé. Cette part, ma mesure l'irrite,

la combat pour la bonne cause. La part de mon être que la société agréé est aussi la moins évoluée, celle que la mesure a réglée sur les calculs, pour l'essentiel des soustractions. La mesure me veut du bien, elle veut que je me sente bien avec mon inatteignable.»

Par moments, cette prose fait penser à celle de Claude Gauvreau des correspondances

Par moments, cette prose fait penser à celle de Claude Gauvreau des correspondances

Par moments, cette prose fait penser à celle de Claude Gauvreau des correspondances

Collaborateur du Devoir

LE CHANT DES PAROXYSMES,

SUIVI DE LA NUKAÏ

Marcel Moreau
VLB, coll. «Le soi et l'autre»
Montréal, 2005, 248 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Mais qu'en pensait Kafka?

Gilles Archambault

On ne prête qu'aux riches. Ainsi le veut le dictionnaire. Kafka, rappelle son ami Max Brod dans *Une vie combattive*, ne ratait jamais les proses de Robert Walser qui paraissent dans la revue *Neue Rundschau*. Ce Suisse alémanique, qui devait passer les vingt-sept dernières années de sa vie dans une clinique psychiatrique et qui refusa dès lors de prêter le moindre intérêt aux œuvres qu'il avait publiées auparavant, se comportant en tous points comme s'il s'agissait de publications qui ne le concernaient plus, cet homme est depuis les années 50 tenu pour l'un des plus fascinants auteurs de la littérature de langue allemande.

Pour en savoir plus long sur l'homme, il n'est pas indifférent de lire les *Promenades avec Robert Walser* de Carl Seelig. Cet éditeur et écrivain a fréquemment rendu visite à Walser à l'institution où il a été confiné de 1929 à 1956. Leurs déambulations étaient étrangement meublées, la plupart du temps de silence. Walser s'était réfugié dans le refus du monde, il s'exilait de lui-même. La dernière édition de ce livre est de 1992. Plus récent, *Le Vagabond immobile*, de Marie-Louise Audibert, dans la collection «L'un et l'autre» de Gallimard.

Pour le lecteur d'aujourd'hui qui ne connaît rien de la destinée de Robert Walser, ces *Petits textes poétiques* risquent de paraître un peu fleur bleue. La traduction est-elle en cause, y a-t-il des subtilités proposées par le texte original que le français ne peut rendre? Petit à petit toutefois, on se laisse facilement happer par la description d'un monde dans lequel la tendresse, la douceur, la blancheur, l'étonnement d'exister donnent le ton.

Le premier texte du recueil, intitulé *Lettre d'un poète à un Monsieur*, est implicite: «Je suppose que vous avez une femme, que votre femme est élégante et qu'il y a chez vous quelque chose comme un sa-

lon. Qui utilise des expressions aussi belles et raffinées que les vôtres. Moi, je ne suis un homme que dans la rue, dans les bois et dans les champs, à l'auberge et dans mon logis; dans le salon de qui ce soit, je ferais figure d'empêtré.»

N'est-ce pas un des miracles de la littérature que de nous permettre d'entrer dans l'univers d'êtres humains, écrivains de surcroît, qui sont justement des empêtrés de la vie? Les autres, les sûrs en toutes circonstances, se débrouillent si bien avec leurs petits commerces, leurs petites carrières.

Je ne prétendrai pas que tous les textes réunis dans ce recueil ont la même force de conviction. On trouve cependant bon nombre de proses évocatrices d'un univers unique, singulier.

C'est un jour de Noël que Walser, victime d'une crise cardiaque, est retrouvé mort. Il a soixante-dix-huit ans. Au cours de l'une de ses errances. Le narrateur des *Petits textes poétiques* est un marcheur invétéré. La rêverie, l'observation amusée, la sensation constamment renouvelée d'être ailleurs, voilà son domaine. Que Walser soit mort dans la neige n'a rien pour surprendre.

Max Brod nous apprend que Kafka lisait souvent Walser en pouffant de rire. Chez cet auteur qui l'a influencé, il trouvait de l'humour. Il faut dire qu'il en trouvait dans ses propres histoires, dans lesquelles nous n'avons souvent vu qu'une peinture de la tragédie de l'existence. Je ne peux pas m'imaginer que l'auteur du *Procès* ait pu se méprendre. Tant pis si pour le tacheron que je suis c'est le sentiment d'étrangeté, d'hallucination, qui l'emporte.

Collaborateur du Devoir

PETITS TEXTE

POÉTIQUES

Robert Walser
Gallimard,
coll. «Du monde entier»
Paris, 2005, 177 pages

vient de paraître

Dossier
Les femmes sur tous les fronts

Opprimées de l'Inde
Les Rwandaises après le génocide
Révolution paysanne au Brésil
Les Philippines contre le trafic sexuel
Le monde des hommes

NUMÉRO 707
MARS 2006

www.reuverelations.qc.ca

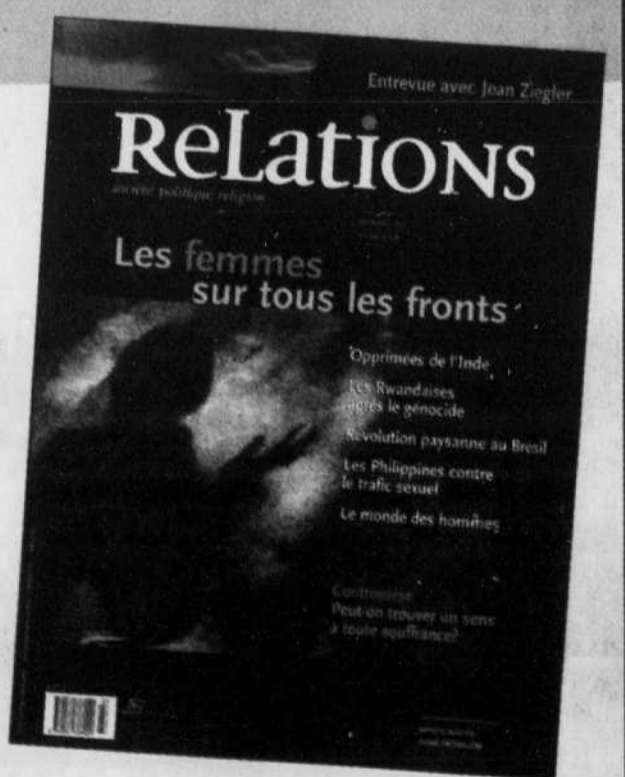
ABONNEZ-VOUS Relations

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$
À l'étranger (un an) : 45 \$
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien : 100 \$

Par téléphone : (514) 387-2541
Par courriel : relations@cjl.qc.ca
Par la poste : Relations
25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS
LES KIOSQUES ET LIBRAIRIES
4,95 \$ + TAXES



Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____

CODE POSTAL _____

TELEPHONE (_____) _____

Montant total : _____ \$

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations)

ou par Visa

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

Le Théâtre de Quat'Sous
et la librairie Gallimard présentent

sur les planches de la librairie gallimard

Pour aller à la rencontre de l'autre,
de ses mots et des chemins parcourus

Françoise Faucher, brillante comédienne,
fera la lecture de textes traitant de la mort
et de la consolation. Un moment de grâce
vers la douceur du recueillement.

SAMEDI 11 MARS à 13h30
À LA LIBRAIRIE GALLIMARD
3700, BOUL. SAINT-LAURENT (514) 499-2012
ACTIVITÉ GRATUITE

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Achever la Révolution tranquille



Louis Cornélius

La Révolution tranquille, écrit Paul-Émile Roy, a été «avant tout une Révolution nationale». Il s'agissait d'une «démarche d'affirmation» visant à en finir avec deux siècles d'oppression nationale. Elle était donc plus que nécessaire. Le problème, c'est qu'elle n'a pas vraiment abouti, laissant le Québec, quarante-cinq ans plus tard, en proie à un certain désarroi et guetté par l'insignifiance.

Telle est la thèse, rebattue mais néanmoins valable, développée par Paul-Émile Roy dans *Il faut achever la Révolution tranquille!*. Comment expliquer, se demande-t-il, le relatif échec de ce salutaire élan? Essentiellement par un peu de psychologie collective basée sur l'histoire. La Conquête, écrit Roy, fut un drame parce qu'elle a privé les Québécois de la maîtrise de leur destinée, entraînant ainsi un sentiment d'aliénation.

En 1960, dans un sursaut identitaire on ne peut plus sain, ces derniers décident de se reprendre en main, mais cette volonté d'affirmation tourne court parce qu'elle est minée de l'intérieur par l'aliénation

issue de la Conquête et de ses suites. Pour parler comme Gérard Bouchard, on pourrait résumer en disant que, selon Roy, la Révolution tranquille est habitée par un désir de pensée radicale entravé par des relents de pensée équivoque.

Deux causes principales, selon Roy, expliquent cet échec: le détournement de ce mouvement d'affirmation nationale par les fédéralistes (Trudeau, Pelletier, Lesage et Bourassa) et le sentiment d'insécurité des Québécois, attribuable à deux siècles d'aliénation, qui a permis ce détournement.

Aussi, on veut s'affirmer, mais avec un pied sur le frein, puisque le refus de nous-mêmes continue de nous habiter. On finit donc par fonder notre affirmation sur un refus de tout ce qui l'a précédée, la coupant ainsi, paradoxalement, du passé qui la justifie.

Pour Roy, cette attitude de «refus global» et de mépris à l'égard de notre histoire, particulièrement en ce qui a trait au rôle de l'Église, contient en elle les germes d'une révolution avortée. Il aurait plutôt fallu, selon lui, accepter pleinement la valeur de notre expérience historique, reconnaître l'oppression nationale dont elle a été victime et souhaiter en finir avec la seconde pour enfin renouer avec toutes les potentialités de la première. Pour cela, il n'existe qu'une voie possible: celle de la souveraineté.

«Nous sommes enfermés, écrit Roy, dans un dilemme oppressant. Quand nous aurons fait l'indépendance, nous trouverons la confiance

en nous-mêmes. Mais nous avons besoin de confiance en nous-mêmes pour faire l'indépendance. Comment sortir de l'impasse?» Il répond: en cessant de banaliser l'oppression nationale à laquelle est soumis le peuple québécois et en imposant par le discours l'urgence nécessaire de l'indépendance.

S'il contient de belles pages sur le besoin pressant de rétablir notre rapport à l'histoire pour redonner un sens au mouvement souverainiste, l'essai de Paul-Émile Roy, dont la couverture est très laide, ne brille pas toujours par son raffinement argumentatif. Ses références au postmodernisme qui affligeraient le Québec actuel sont d'une légèreté théorique inacceptable. Quand on veut manier des concepts complexes, on doit le faire avec plus de rigueur pour ne pas dire n'importe quoi. Aussi, le ton trop souvent chagrin de cet essai le rapproche d'une rhétorique de l'échec surannée, peu susceptible de fournir au mouvement souverainiste actuel l'énergie renouvelée dont il a besoin pour se relancer, notamment dans les rangs de la jeune génération.

Protéger le français

De l'idéologie de la survivance qu'elle tentait de dépasser dans un mouvement d'affirmation, la Révolution tranquille a particulièrement retenu la nécessité d'assurer le fait français au Québec afin de per-

mettre la poursuite de notre expérience nationale. La loi 101, en ce sens, constitue une sorte de couronnement linguistique de ce désir d'être «maîtres chez nous».

L'essai de Paul-Émile Roy ne brille pas toujours par son raffinement argumentatif

Or le visage du Québec, en 40 ans, a beaucoup changé, de même que les mentalités. Si elle continue de faire à peu près consensus, la nécessité de protéger le français ne peut plus, donc, se poser dans les mêmes termes. Dans un ouvrage collectif intitulé *Le Français, langue de la diversité québécoise*, le sociologue Jacques Beauchemin résume l'enjeu actuel: «Comment est-il possible de défendre une politique linguistique dans le contexte des sociétés libérales qui font des droits de la personne leur horizon éthique en même temps que le principe ultime d'interprétation du droit, ainsi qu'en témoigne l'importance grandissante que prennent les chartes des droits et les cours de justice chargés de les faire respecter?»

Quelle est, en d'autres termes, la légitimité d'une politique linguistique conçue pour protéger les droits de la majorité dans un contexte de pluralisme et d'ouverture aux autres? Selon Beauchemin, «il est possible de faire valoir des revendications visant la protection de traits identitaires en montrant en quoi ces derniers sont essentiels à la poursuite d'un parcours historique particulier, en même temps que leur affirmation est compatible avec les

idéaux démocratiques qui sont, eux aussi, parties intégrantes du patrimoine collectif».

Pour Pagé et Georgeault, cette nécessaire conciliation entre une politique linguistique qui assure le statut du français au Québec et le respect des idéaux démocratiques interdit l'approche assimilationniste. Les deux directeurs de cet ouvrage rejettent aussi, toutefois, le modèle purement civique qui prône l'utilisation du français comme langue d'usage public seulement. Ils plaident plutôt en faveur du «modèle intégrationniste» que Pagé résume ainsi: «Fonctionnellement, le français selon cette conception est la langue commune de tous les membres de la société, mais, à la différence de ce que suppose la conception civique, parler français implique une identification à une société francophone nord-américaine faite de l'apport de diverses cultures à travers l'histoire et poursuivant sur cette lancée.»

Savantes, souvent jargonneuses mais néanmoins pertinentes, les réflexions contenues dans *Le Français, langue de la diversité québécoise* proposent, pour la plupart, une

gagueuse à la société québécoise que le philosophe Jocelyn Maclure résume bien: «Le respect et l'accommodement à la diversité s'avèreront, à terme, plus bénéfiques à la cause du français au Québec que l'appel à la conformité et à l'assimilation.» Reste à déterminer le cadre national et constitutionnel idéal pour réaliser ce beau projet.

louiscornelie@parroinfo.net

IL FAUT ACHEVER LA RÉVOLUTION TRANQUILLE!

Paul-Émile Roy
Préface de Jean-Marc Léger
et postface de Louis Bernard
Louise Courteau
Saint-Zénon, 2006, 108 pages

LE FRANÇAIS LANGUE DE LA DIVERSITÉ QUÉBÉCOISE

Sous la direction de Pierre Georgeault et Michel Pagé
Québec Amérique
Montréal, 2006, 352 pages

ARCHITECTURE

Petit guide pratique des styles

PAUL BENNETT

Constructivisme, purisme, fonctionnalisme, brutalisme ou postmodernisme: dans cette forêt de mots en «isme», comment reconnaître telle ou telle tendance en architecture et, surtout, comment savoir si tel bâtiment qu'on a sous les yeux au détour d'un voyage ou d'une promenade fait partie d'un courant ou d'un autre?

Saviez-vous, par exemple, que le Centre Georges-Pompidou, à Paris, appartient à la techno-architecture, tout comme d'ailleurs le dôme géodésique de Buckminster Fuller à l'île Sainte-Hélène, ou que l'opéra de Sydney, en Australie, est un monument de l'expressionnisme?

C'est à ce genre de questions que tente de répondre la collection «...ismes» lancée par une maison d'édition britannique et désormais accessible en français chez Hurtubise/HMH. D'autres ouvrages de la même collection s'intéressent à l'art ou à la philosophie, disciplines elles aussi foisonnantes en «ismes».

D'un format pratique et facile à consulter, ce petit guide «pour comprendre l'architecture» propose une initiation aux principaux courants architecturaux, de l'antiquité



à aujourd'hui, illustrés chacun par une ou deux œuvres clés. Sur deux ou trois pages couleur, chaque tendance fait l'objet d'une analyse sommaire, avec une liste des architectes qui ont contribué à la répandre ainsi que des styles qui s'en rapprochent ou s'y opposent. Le livre est conçu à la fois comme un outil d'apprentissage et comme un guide permettant de s'orienter dans le labyrinthe des «ismes». L'ouvrage comprend également un glossaire des termes tech-

niques, un index des architectes avec le mouvement auquel ils appartiennent, une chronologie des principaux courants et une liste de lieux à visiter. Pour le profane ou le curieux, il s'agit d'un ouvrage de référence fort bien conçu.

Le Devoir

COMPRENDRE L'ARCHITECTURE

Jeremy Melvin
Traduit de l'anglais
par Catherine Bricout
Hurtubise/HMH,
coll. «...ismes»
Montréal, 2006, 160 pages

PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes :: Du 28 février au 6 mars 2006

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1. DECEPTION POINT Dan Brown (JC Lattès)	1. S.O.S. BEAUTÉ: MENUS PROGRAMME Chantal Lacroix (la semaine)
2. COMME UN ODEUR DE MUSCLES Fred Pellerin (Planète rebelle)	2. SUDOKU VOL. 1 Collectif (Pearson)
3. LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T. 8 Anne Robillard (Mortagne)	3. MANGER SANTÉ POUR LE PLAISIR Mingavi (Mingavi)
4. DANS MON VILLAGE, IL Y A BELLE... Fred Pellerin (Planète rebelle)	4. MEILLEURES RECETTES... Donna-Marie Pye (Guy Saint-Jean)
5. ÉTAT D'URGENCE Michael Crichton (Laffont)	5. PETIT LIVRE DU SUDOKU Peter Sinden (Hors-collection)
6. VERS LE SUD Dany Laferrière (Boréal)	6. SÉLECTION CHARTIER 2006 François Chartier (La Presse)
7. MA VIE AVEC MOZART Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)	7. GOMERY: L'ENQUÊTE François Perrault (De l'Homme)
8. LA FEMME DE MA VIE Francine Noël (Leméac)	8. ALIMENTS CONTRE LE CANCER Richard Béliveau (Trécarré)
9. ANGES ET DÉMONS Dan Brown (JC Lattès)	9. SUDOKU: 128 GRILLES Carol Vorderman (Marabout)
10. GISHA Arthur Golden (JC Lattès)	10. ESPAGNOL EN 15 MINUTES Collectif (Libre expression)
LIVRE DE POCHE	NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE
1. DA VINCI CODE Dan Brown (Pocket)	1. WITH NO ONE AS WITNESS Elizabeth George (Harper Collins)
2. L'OMBRE DU VENT Carlos Ruiz Zafon (Libre de poche)	2. THE CLOSERS Michael Connelly (Warner Books)
3. ENSEMBLE C'EST TOUT Anna Galvaldi (J'ai lu)	3. PRINCE OF FIRE Daniel Silva (Nal)
4. UN PETIT PAS POUR L'HOMME Stéphane Dompierre (Québec Amérique)	4. CRAZY IN LOVE Luanne Rice (Bantam Books)
5. BROKESACK MOUNTAIN Annie Proulx (Grasset)	5. KILL THE MESSENGER Tami Hoag (Bantam Books)
6. UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI Gil Courtemanche (Boréal)	6. KING OF THE VAGABONDS Neal Stephenson (Harper Collins)
7. ET SI C'ÉTAIT VRAI Marc Lévy (Pocket)	7. THE MOSCOW VECTOR Robert Ludlum (St. Martin's Press)
8. LA PROCHAINE FOIS Marc Lévy (Pocket)	8. THE PRINCES OF IRELAND Edward Rutherford (Anchor Canada)
9. CINQ PERSONNES QUE J'AI... Mitch Albom (Pocket)	9. IMPOSSIBLE Danielle Steel (Dell)
10. LA PART DE L'AUTRE Éric-Emmanuel Schmitt (Pocket)	10. CELL Stephen King (Simon & Schuster)

CORPS CÉLESTES

Robert Maltais



Robert Maltais
Corps célestes

«[...] Une histoire d'amour qui ne semble pas possible, une aventure quasi incroyable qui vous fascinera...»
Michel Doucet, SRC

«Un deuxième ouvrage qui dépasse les limites du premier! Bravo!»
Denis Lévesque, CHRM - Votre quotidien

LA MUSIQUE, EXACTEMENT

Micheline Morisset



Micheline Morisset
La Musique, exactement

Du coin de l'œil, du coin du cœur, Luce observe sa mère dont la pensée divague. Comment se terrer dans l'indifférence? Cette femme, juste au bord de l'oubli définitif, Luce l'aime; mais c'est bien connu, le cœur, chaque fois, c'est fatal.

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



Tolerance.ca®
Le webzine sur la tolérance
www.tolerance.ca

Éducation, religions et diversité :
richesse ou source de conflits ?

Pour souligner la Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale, Tolerance.ca, son directeur, Victor Teboul, et toute l'équipe du webzine ont le plaisir de vous inviter à une soirée de discussion

le jeudi 23 mars 2006, à 18 h 30,
au Salon Émile-Nelligan de la Maison des écrivains,
3492, avenue Laval, à Montréal, métro Sherbrooke

Invité-e-s

M. Patrice Brodeur, Ph.D., titulaire, Chaire de recherche du Canada sur l'islam, le pluralisme et la globalisation, UdeM
M. Maurice G. Dantec, écrivain
Dr Amir Khadir, médecin
Mme Rabia Naguib, Ph.D., chercheuse, HEC Montréal
Dr Marc-Alain Wolf, psychiatre, membre de Tolerance.ca

Avec la participation de MM. Christian Agbolli, étudiant, UQAM, Jonathan Blais, étudiant, UdeM, Mohamed Jelassi, étudiant, UQAM et Karim Ben Maiz, étudiant, UQAM.

Présentation : M. Osée Kamga Ph.D., coordonnateur de la soirée.
Animation : M. Yvan Cliche, membre de Tolerance.ca

Un goûter sera servi à la fin de la discussion. Entrée libre, mais places limitées.

Information : Tél. (514) 488 8885
info@tolerance.ca

Consultez « Campus »,
la nouvelle série de Tolerance.ca
www.tolerance.ca

Événement organisé dans le cadre du projet de Tolerance.ca sur la diversité des valeurs et des croyances religieuses dans les milieux collégial et universitaire, réalisé avec la contribution financière de Patrimoine canadien.

LIVRES

F I F A

Quelques écrivains sur pellicule

LOUISE-MAUDE
RIOUX SOUCY

Les lignes de l'architecte sont naturellement cinématographiques, tout comme le sont les couleurs du peintre ou les mouvements du danseur. Prisonnier de son univers de lettres et de papier, l'écrivain est beaucoup moins, au point où le Britannique Arthur Koestler a même jugé préférable de le laisser dans l'ombre: «Vous venez voir l'écrivain? Méfiez-vous, c'est décevant... C'est comme si, après avoir mangé le foie gras, vous rencontriez l'oie en personne.»

Qu'à cela ne tienne, des 280 films programmés au 24^e Festival du film sur l'art, une quinzaine font quand même le pari de mettre en scène des écrivains, certains même avec beaucoup de bonheur. C'est le cas du documentaire danois *Karen Blixen - Out of this World* (ce dimanche, en reprise le samedi 18 mars), un film plusieurs fois primé chez lui et à l'étranger pour sa rigueur et son inventivité.

Anna von Lowzow et Marcus Mandal y dressent le portrait d'une femme hors du commun, célébrée entre autres pour *Out of Africa* et

Babette's Feast. Par le biais de documents d'archives et de reconstitutions historiques réalisées au Danemark et au Kenya, c'est tout l'univers fantastique de cette grande excentrique qui prend vie, le tout entrecoupé de témoignages, dont ceux très éclairants de l'actrice-vedette d'*Out of Africa*, Meryl Streep, et de l'écrivaine américaine Judith Thurman.

Un autre destin de femme attire l'attention, celui de Dominique Aury, alias Pauline Réage, l'auteure de la sulfureuse *Histoire d'O*, un roman érotique qui a fait scandale en France dans les années 50. Ce n'est qu'en 1994 que l'éditrice chez Gallimard brisera le silence en dévoilant son identité dans un article paru dans le *New Yorker* et, du coup, l'identité de celui qui a inspiré cette aventure, l'académicien Jean Paulhan, figure incontournable des lettres françaises.

Réalisé par Pola Rapaport, *Écrivain d'O* (ce dimanche et le vendredi 17 mars) explore le mystère de la double identité de l'écrivaine dans un film qui valse constamment entre documentaire et fiction. Les documents d'archives et les témoignages, dont ceux de Domi-

nique Aury elle-même, alternent en effet avec la mise en scène d'extraits du livre et de scènes adaptées d'*Une fille amoureuse*, l'essai qu'elle a consacré à cette histoire.

Dans un registre plus cinématographique, *A Split or Gombro in Berlin* (le jeudi 16 mars et le dimanche 19 mars) propose une fiction exigeante qui met en scène l'écrivain polonais Witold Gombrowicz, de retour en Europe en 1963 après 24 ans d'exil en Argentine. On le suit à Berlin, si près de la Pologne où il n'est pas autorisé à séjourner et où son œuvre est censurée. Elle le sera d'ailleurs jusqu'en 1987, après une brève le-
vée, en 1957.

Pour rendre toute l'importance que revêt ce retour en Europe pour l'écrivain, le réalisateur, Wieslaw Saniewski, a choisi une esthétique pure, mais un peu sévère, proche de la théâtralité, presque angoissée. Celle-ci est généralement rendue en noir et blanc ou en sépia, mais la couleur fait parfois brièvement irruption, tel ce rouge qui, comme du sang, se met à jaillir soudainement des rues berlinoises.

Autre curiosité littéraire à signaler: un documentaire consacré à l'un des plus grands concepteurs de caractères de notre temps, le Suisse Adrian Frutiger, dont le désir était «de trouver des représentations imagées plus fortes que la parole». Dans *L'Homme du noir et du blanc: Adrian Frutiger* (ce dimanche), son neveu, Christophe Frutiger, aidé de Christine Kopp, retrace le destin de celui à qui on doit aujourd'hui plus de trente familles d'écritures typographiques, dont le Méridien, l'Univers et, bien sûr, le Frutiger.

Les Québécois

Plus près de chez nous, Suzette Lagacé a réussi à saisir au vol l'âme

Marilyn Monroe et Karen Blixen dans le documentaire danois *Karen Blixen - Out of this World*

SOURCE FIFA

de Marie-Claire Blais dans *Au-delà des apparences - Portrait de Marie-Claire Blais* (aujourd'hui et dimanche 19 mars). On y découvre une écrivaine qui, bien qu'incapable de ne pas voir le côté destructeur de l'humain, engage sa plume contre la cruauté et l'injustice, en illuminant le chaos. «Je n'ai pas la noirceur qu'on me prête», raconte-t-elle à la caméra, en expliquant que son seul but reste de «rendre à la voix humaine les sons qu'elle mérite».

Du Key West de Marie-Claire Blais, on passe naturellement à celui d'Ernest Hemingway, écrivain américain mythique. À travers les mots de l'auteur, tirés de ses livres et de sa correspondance, *Ernest Hemingway: Rivers to the Sea* (ce samedi et le samedi 18 mars) raconte l'homme plus grand que nature, celui qui fut tour à tour chasseur de fauves, correspondant de guerre et amateur de corridas, pour ne citer que ces passions-là. Enfin, Patrick Cazals dresse le

bilan d'une vie tout entière tournée vers Haïti, celle de l'écrivain en exil René Depestre, dans *René Depestre, chronique d'un animal marin* (jeudi 16 mars). À travers ses multiples rencontres — Eluard, Neruda, Aragon, le Che, Breton, Césaire, Debray... —, l'écrivain revient sur sa traversée du siècle avec beaucoup d'émotion dans une mise en scène sobre illuminée par des images saturées de couleurs.

Le Devoir

Dominique Aury, alias Pauline Réage, l'auteure de la sulfureuse *Histoire d'O*

SOURCE FIFA

PHILOSOPHIE

Un autre islam

GEORGES LEROUX

La crise des caricatures afflige tous ceux que la représentation stéréotypée d'un Islam violent ne cesse d'offenser, pas seulement les musulmans eux-mêmes. Le spectacle de la puérilité politique, autant chez ceux qui agitent le stéréotype que chez ceux qui acceptent de devenir la proie des fanatiques, est consternant. Il est d'autant plus, comme plusieurs l'ont rappelé, qu'il a servi de prétexte à la bonne conscience des intellectuels pour réactiver le spectre du choc des civilisations et l'incompatibilité de l'Islam et de la raison démocratique. Ce clivage commode sert beaucoup de monde dans le moment, mais il ne correspond ni à l'histoire ni à la pensée de l'Islam. Dans un livre qui présente toute la tradition de la rationalité dans l'histoire de l'Islam, Malek Chebel propose un parcours qui peut servir d'antidote à l'hystérie actuelle.

Malek Chebel poursuit depuis vingt ans le projet d'une anthropologie générale du monde arabe et de l'Islam. Ses études sur l'imagi-

naire, le corps et la culture convergent toutes vers un même but: raccorder l'Islam contemporain, tenté par des dérives fondamentalistes et facilement captif d'une rhétorique de l'humiliation, à sa profonde tradition de rationalité. Son livre le plus exigeant (*Le Sujet en Islam*, Le Seuil, 2002), marqué par la psychanalyse, témoignait d'une inquiétude grandissante quant à la possibilité de réussir ce raccord, et cela explique sans doute que son plus récent essai soit d'abord tourné vers les modèles inspirants du passé. La tradition donne en effet plusieurs raisons de penser que le combat des idées constitue une valeur essentielle et que l'Islam, autant comme religion que comme culture partagée par des sociétés très différentes, y compris celles de l'immigration, n'est aucunement fermé a priori à la critique rationnelle.

Un vaste spectre

Savants profanes, théologues critiques, philosophes rigoureux ont marqué l'histoire de cet Islam de la raison. Prenant à rebours le stéréotype de la soumission et de

l'archaïsme autoritaire, Chebel nous les présente en suivant les grandes périodes de la culture islamique. Des mu'tazilites aux penseurs soufis, c'est le vaste spectre de l'effort critique qui se déploie ici, dans une culture tendue entre la foi et la raison. Amené à observer que les périodes de débat sont souvent suivies de fortes résistances à l'innovation, Chebel rejoint certains des constats inquiets de Bernard Lewis ou d'autres islamologues. Mais le fil qu'il tire est un fil d'espoir: chaque chapitre montre en effet que le rigorisme des origines a laissé la place à une liberté de penser incomparable, souvent inconnue dans l'Occident de la même époque. C'est le cas du formidable XI^e siècle, qui succède aux avancées antérieures des mu'tazilites du VIII^e siècle, les premiers à avoir fait appel à la raison et à revendiquer une position de neutralité politique. Ces pionniers de la

tolérance méritent qu'on les étudie autant que les philosophes des Lumières arabes, al-Ghazali, Averroès et bien d'autres avant eux, comme al-Farabi et al-Kindi. Le chapitre que Chebel consacre à l'esprit de Cordoue permet d'aller plus loin en mettant en relief l'ouverture et la convivialité d'une société curieuse de l'autre: durant les sept siècles du règne arabo-andalou, les contacts entre les traditions favorisent le débat et la croissance de tous les savoirs. «En hommage à Cordoue, écrit-il, on se prend à rêver d'une véritable fraternité entre les trois grandes religions du Livre...»

Tradition soufie

La persistance de la tradition soufie apporte un autre témoignage capable d'inspirer: pas seulement en raison de ses engagements populaires et caritatifs, mais aussi à cause de sa revendication intrinsèque de liberté

dans l'expérience spirituelle. Chebel y voit un humanisme qui n'a pas épuisé sa fécondité pour notre époque, et il a raison. Dans les derniers chapitres de son essai, il va plus loin: il pose les enjeux du renouveau exigé aujourd'hui dans une situation politiquement crispée. S'appuyant sur la pensée de plusieurs intellectuels musulmans de la période moderne, il critique, à l'instar de Fehti Benslama dans un manifeste important, le refus de la critique au nom de la sacralité. Comme lui, il en appelle à de nouvelles Lumières, fondées précisément sur la tradition de rationalité qui les rend possibles. Son intérêt pour des traditions minoritaires, comme l'ismaélisme, dessine pour l'Occident la possibilité d'un islam spirituel.

Écrit avec fougue et vivacité, cet essai revendique d'abord un riche héritage et veut le proposer pour le présent. Bien informé, il

présente un index détaillé des écrivains et penseurs qui ont joué un rôle dans cette tradition, et pour cela seulement ce livre constitue déjà un petit trésor. Une chronologie et une bibliographie solide complètent l'ensemble et en font presque une introduction à la pensée hétérodoxe dans la tradition islamique.

Collaborateur du Devoir

L'ISLAM ET LA RAISON

LE COMBAT DES IDÉES

Malek Chebel
Perrin
Paris, 2005, 238 pages

Voir aussi: *Déclaration d'insoumission à l'usage des musulmans et de ceux qui ne le sont pas*, de Fehti Benslama, Flammarion, Paris, 2005, 98 pages (avec un site Internet: www.manifeste.org).

Agenda littéraire
Mars 2006UNEQ
Union des écrivains et des écrivains québécois

JEUDI 16 MARS 2006, 19 h 30

DES MOTS ET DES SONS
LECTURE-CONCERT INSPIRÉE
PAR LA NOUVELLE-ZÉLANDE

avec l'écrivain Jean Désy

et le harpiste celtique Robin Grenon

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal

Sherbrooke

Entrée gratuite. Réservation obligatoire



MARDI 21 MARS 2006, 19 h 30

QUAND LA POÉSIE SE MANIFESTE

DÉBAT animé par Louise Dupré

dans le cadre de la Journée mondiale

de la poésie

avec les poètes Jean-Paul Daoust,

Lucien Francœur et Sylvie Nicolas

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal

Sherbrooke

Entrée gratuite. Réservation obligatoire

Renseignements et réservations au 514 849-8540

www.uneq.qc.caCONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉALVENEZ ASSISTER À UNE
RENCONTRE AVECDidier
Daeninckx

photo © J. Sessler Gallimard

animée par Stanley Péan

Écrivain engagé, Didier Daeninckx est l'auteur de plus d'une quarantaine de romans et recueils de nouvelles. Il est au Québec invité par la *Semaine d'actions contre le racisme*.«L'écrivain, fût-il de polars, a un rôle de mémoire. Il est la mémoire collective. J'écris les lieux qu'on a assassinés, les gestes perdus des générations de travailleurs, les crapuleries oubliées.»
D.D.

LE SAMEDI 18 MARS À 15 H

à la librairie Gallimard,
3700 Boulevard Saint-Laurent, Montréal

POUR INFORMATIONS : 514 / 499 2012

ACTIVITÉ GRATUITE

Jean-Louis
Trintignant
dit Apollinaire
POÈMES À LOU - ALCOOLSDu 28 mars au 1^{er} avrilMusique ERIK SATIE et DANIEL MILLE
Violoncelle GREGOIRE KORNILUK
Accordéon DANIEL MILLE
Mise en scène MARIE-HÉLÈNE SARRAZIN
Lumières ALAIN POISSONUne production de
LEANS INDÉPENDANTS CONTINGENTS
Théâtre de la MachineUne présentation du
11^e FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE LA LITTÉRATURE FILCinquième Salle Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Adhésion 1 877 1235

Québec